N° 217. CINQ CENTIMES Mardi 25 Juin 1889

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : ROUBAIX, rue du Vieil-Abreuvoir, N° 19 TOURCOING, rue Verte, 55.

PRIX DES ABONNEMENTS
ROUBAIX-TOURCOING
3 mois, 4 fr. 50. — Un an
NORD et départements limitrophes
3 mois, 6 fr. — Un an, 24 fr.

L'abonnement commence sauf avis contraire.

L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING

JOURNAL RÉPUBLICAIN QUOTIDIEN

PRIX DES ANNONCES :
ANNONCES . . . . 0 fr. 25 la ligne
RÉCLAMES . . . . 0 fr. 50 —
FAITS DIVERS . . . 0 fr. 75 —
LOCALES . . . . . 1 fr. —

Les annonces sont reçues à ROUBAIX-TOURCOING aux bureaux du journal, à PARIS, à l'Agence Havas, 8, place de la Bourse, 10, à BRUXELLES, pour Gand, à ROUBAIX et à TOURCOING, chez MM. A. Grosjean et Cie 104, boulevard Anspach et 8, rue des Teinturiers.

TÉLÉPHONE

L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING commencera prochainement la publication d'un grand roman nouveau.

ROUBAIX-TOURCOING 24 JUIN 1889

LA RÉVISION

Il y a dans la loi des Sociétés industrielles et financières, aux États-Unis et en Angleterre, une clause très remarquable qui s'appelle clause de *Révision*.

Le principe dont il s'agit vient d'être introduit dans la nouvelle loi allemande sur les Sociétés coopératives.

D'après ce principe l'organisation des Sociétés et l'état de leurs affaires doivent être vérifiés tous les deux ans par un homme spécial, n'appartenant pas à la société et qui s'appelle le *Réviseur*.

Le *Réviseur* a le droit d'examiner les livres et toutes les pièces dont il a besoin et qu'il demande. La direction ne peut rien lui refuser. Il doit être secondé par le conseil de surveillance.

Ce *Réviseur* est nommé pour les Sociétés ordinaires par le tribunal. Si la société fait partie d'une union ou d'un syndicat de sociétés, embrassant une province ou un district et reconnu par l'autorité, c'est cette union, c'est ce syndicat qui nomme le Réviseur.

Après la révision, acte est donné du résultat à la direction de la Société qui doit transmettre cette pièce au tribunal, pour qu'elle reçoive toute la publicité désirable.

Nous avons dans nos Sociétés françaises des syndics qui font à peu près office de réviseurs, mais d'une manière bien imparfaite et avec trop peu d'indépendance.

Si une pareille révision était organisée sérieusement — et bien entendu si elle fonctionnait après avoir été organisée ; car il ne suffit pas que les lois soient dans le code, il faut encore les appliquer avec vigilance, — je dis que si une pareille révision était organisée et fonctionnait sérieusement, nous n'aurions pas à craindre des désastres financiers pareils à celui du Comptoir d'escompte.

L'Angleterre et l'Amérique ont leurs faillites, leurs désastres de sociétés tout aussi retentissants que les nôtres et même plus encore ; j'imagine que la *Révision*, inscrite dans la loi, y reste souvent à l'état de lettre morte. Car avec une révision attentive et libre, de deux en deux ans, il semble que les grands désastres seraient toujours prévenus et qu'ils trouveraient leurs remèdes avant d'éclater.

Dans l'ordre politique, lorsque les révisions ne se font pas à temps, au lieu de faillites on a des révolutions.

Que sont la plupart des révolutions sinon des révisions violentes de la Constitution du pays ?

La *Révision* ne voudrait pas dire *Révolution*, et au contraire elle préviendrait la Révolution, si elle pouvait se faire à des intervalles déterminés comme la Révision des Sociétés.

Cette révision constitutionnelle consisterait à remettre en vigueur les lois qui dépérissent, à redresser les principes constitutionnels qui se fausseut, à rechercher les maladies dont le corps de l'État est atteint et à les corriger.

Si ce genre de révision se faisait régulièrement, les autres révisions seraient inutiles pendant une très longue période d'années.

Ainsi notre Constitution républicaine actuelle n'est point parfaite; encore si elle avait été conservée intacte et forte de sa force propre ! Mais il s'en faut bien !

Nous l'avons dit plus d'une fois : la Constitution a été blessée d'abord, parce qu'on l'a laissée tous les jours insulter et outrager impunément.

Elle a été blessée par l'installation à l'Élysée, sous la prépondérance de M. Grévy, d'un véritable gouvernement extra-parlementaire, occulte et personnel, qui disposait des faveurs de l'État.

Elle a été blessée, parce que le chef de ce gouvernement occulte et personnel, le gendre du Président de la République, n'a pas payé la juste peine qui lui était due, les lois n'ayant pas prévu le cas.

Elle a été blessée, parce que la Chambre, qui, depuis longtemps connaissait le mal, l'a laissé grandir et parce qu'elle avait la faiblesse de nommer président de la Commission du budget le député qu'elle aurait dû au contraire chasser de l'Élysée; — et puis parce que le mal étant devenu intolérable, la Chambre a exigé tout d'un coup la démission du Président lui-même qui a vu ainsi briser subitement sa carrière constitutionnelle.

Nous ne récriminons pas sur tous ces faits. Nous connaissons l'enchaînement fatal des choses humaines. Nous constatons seulement que la Constitution a été blessée, faussée, et qu'elle devait être redressée et réparée.

Si on avait fait en quelque sorte une révision au jour le jour de tout ce qui se passait de pernicieux dans le corps de l'État, on aurait évité les crises.

Cette révision, ainsi entendue, ne vise pas à innover, à changer, à bouleverser: elle ne vise qu'à maintenir, à défendre la santé et la force contre toutes les causes de dépérissement et de dissolution.

Il faudrait organiser pour la République une révision de ce genre ; révision de contrôle, de vigilance, révision préventive.

La Rome antique, avait des institutions de révision qui fonctionnaient ainsi.

La monarchie anglaise ne s'est conservée si longtemps que parce que la Chambre des Communes y a exercé une révision permanente.

Chez nous, aujourd'hui, la réaction monarchique et cléricale, à laquelle est venue se joindre la réaction boulangiste, a gâté et confondu les idées de révision, comme elle a gâté et confondu toutes choses.

Mais que le suffrage universel donne prochainement à la République une majorité sûre, fidèle, loyale, dévouée à la liberté et au pays, et vous verrez que l'œuvre de révision deviendra possible.

HECTOR DEPASSE.

LA FUITE
des maîtres chanteurs

Nous lisons dans le *Parti Ouvrier* :

MM. Arthur Meyer et Yvan de Wœstyne se sont enfuis hier à Londres.

⁂

D'autre part le *Matin* donne les renseignements suivants :

Au *Gaulois*, journal de M. Arthur Meyer, on nous a répondu que le directeur était parti la veille pour l'Angleterre et qu'on ne connaissait rien de cette grave affaire.

Quant à M. Yvan de Wœstyne, parti hier matin pour aller au devant d'un journaliste viennois, il n'est allé au *Gil Blas*, journal auquel il collabore, ni dans l'après midi, ni dans la soirée.

Enfin nous trouvons dans le *Radical* la dépêche suivante qui lui a été adressée :

Londres, 22 juin 1889. — On me télégraphie à Londres que vous m'attribuez la paternité d'une lettre fue, hier, à l'audience, par l'avocat Strauss.

Votre bonne foi a été surprise. Je n'ai écrit à M. Jacques Meyer, depuis son départ, aucune lettre, ni celle-là ni autres. Je compte sur votre courtoisie et votre loyauté pour insérer cette rectification. Remerciements.

Arthur MEYER,
Saint-James-Hôtel, Londres.

M. de Wœstyne n'a pas encore protesté.

⁂

Le *Radical* fait suivre cette lettre des observations suivantes :

Cette rectification signalée, nous allons compléter nos informations sur les tentatives faites par le parti boulangiste auprès de Jacques Meyer pour lui proposer de fabriquer contre les hommes politiques actuellement au pouvoir, des documents capable de les compromettre.

M. Arthur Meyer a raison, absolument raison : la lettre dont il renie la paternité n'est pas signée de lui, mais bien de son ancien collaborateur, M. Yvan de Wœstyne.

Elle est fort intéressante, cette lettre, car les passages qui ont été lus à l'audience, et que nous avons reproduits, si forts qu'on ait pu les trouver, ne sont pas les plus significatifs ; la partie la plus importante a été tenue secrète jusqu'ici.

Nous espérons pouvoir bientôt publier *in extenso* le texte de la lettre signée Yvan de Wœstyne, à laquelle, comme nous l'avons dit, une seconde missive succéda.

M. Arthur Meyer n'a pas écrit à M. Jacques Meyer, c'est entendu ; mais ne l'a-t-il point vu.

Sur les instances de M. Yvan de Wœstyne, le directeur du *Gaulois* ne s'est-il pas rendu à Bruxelles ?

Celà, M. Arthur ne saurait le nier car s'il contestait l'exactitude de notre information nous entrerions dans des détails.

Promenades à l'Exposition

VIII

La vapeur d'eau

Depuis la marmite de Dénis Papin jusqu'aux derniers perfectionnements des générateurs multitubulaires actuels, tel est le chemin parcouru que, sans les preuves irréfragables d'une histoire dont les sources sont peu éloignées, l'on hésiterait à admettre la corrélation qui existe entre ce début et l'état présent de la production industrielle de la vapeur d'eau.

Les derniers perfectionnements portant sur la production rapide de la vapeur afin d'obtenir la mise en pression le plus rapidement possible des chaudières tubulaires pour locomotives de Marc Séguin furent le premier pas dans cette voie. Dans ce modèle les flammes, au sortir du foyer, se divisaient en une série de tubes en cuivre parallèles, traversant la masse d'eau de part en part. Déjà la surface de chauffe se trouvait considérablement multipliée et amenait une vaporisation rapide.

Le principe des chaudières tubulaires ne tarda pas à être appliqué à l'industrie et l'on imagina un système composite où les flammes, après avoir léché la surface inférieure du corps cylindrique, revenaient d'arrière en avant, vers le foyer en traversant la masse dans une série de tubes, pour se rendre à la cheminée, qui se trouvait ainsi sur la façade de la chaudière, au-dessus du cendrier. Ce type est encore conservé dans les machines dites demi-fixes.

Une fois lancés dans cette voie, les constructeurs se pénétrèrent de l'idée que la division de la masse à mettre en ébullition devait être poussée à l'extrême pour améliorer le rendement de la chaudière. Ils imaginèrent ainsi de renverser le problème, et de faire circuler l'eau, à la place des gaz de la combustion, dans une série de tubes que les flammes lécharent extérieurement. Ces tubes étaient tantôt verticaux, comme dans les chaudières Field, tantôt plus ou moins inclinés sur l'horizontale comme dans tous les nouveaux types.

Ces chaudières dans lesquelles on a ainsi multiplié à l'infini le sectionnement du liquide, sans gêner le tirage de la cheminée, ont reçu le nom de *multitubulaires*.

Déjà ce type réalisait le second terme de la formule générale des progrès accomplis dans la construction des chaudières, en empêchant les explosions dangereuses, car la rupture d'un de ces tubes ne projetait qu'une petite quantité de liquide qui, du reste, se trouvait encore emprisonnée par l'enveloppe du foyer, et tombait sur la grille.

Mais, outre qu'elle est plus divisée, la masse d'eau est toujours bien moindre que dans les anciens types. L'alimentation de la chaudière doit donc être continue et le chauffeur a constamment à régler ses pompe alimentaire. De plus, le moindre trouble dans le régime de la chaudière, soit par suite des variations de la machine à vapeur qu'elle alimente, soit par suite des modifications dans l'allure du feu, amènent des soubresauts dans la masse en ébullition et provoquent des très forts entraînements d'eau dans les conduites de vapeur.

Au point de vue des perfectionnements que ces nouveaux inconvénients réclamaient, le type des générateurs multitubulaires qui réalise le plus de progrès est la chaudière Belleville. Ce type se compose essentiellement d'une série d'éléments verticaux parallèles, reliés ensemble à leur extrémité inférieure par un tuyau collecteur qui amène l'eau d'alimentation, et, à leur extrémité supérieure, par un autre collecteur où se concentre la vapeur.

A côté de la chaudière Belleville, se trouvent à l'Exposition universelle d'autres types de générateurs du même principe, mais qui se distinguent dans l'application par des modifications de forme des serpentins, ou des différences dans la circulation du liquide. Chacun tente de corriger à sa manière les défauts inhérents au principe même, mais le détail des dispositions nous entraînerait trop loin.

En suivant la bordure de l'Exposition parallèle au Palais des Machines, en face l'École militaire, l'on voit successivement défiler tous les spécimens de générateurs et l'on peut, d'un coup d'œil, juger de leurs différences.

Aujourd'hui, la vapeur d'eau règne en maîtresse, laissant toutes les autres forces motrices au second rang. Comme effet utile, comme facilité permanente d'installation, les moteurs hydrauliques n'atteint les moteurs à air, à air chaud, à gaz, à pétrole, etc., viennent loin derrière elle.

Il semble même que la production industrielle de la vapeur d'eau ait atteint son point culminant, et que l'on soit arrivé maintenant à en tirer le maximum du rendement.

Aussi l'esprit inventif moderne n'admettant pas l'état stationnaire, voyons-nous se multiplier, de tous côtés, des recherches et des expériences qui ont pour but de trouver une nouvelle force plus puissante et plus économique. Tout récemment, le docteur de Susini démontrait les avantages que l'on pouvait retirer de la volatilisation de l'éther chlorhydrique dont l'ébullition commence à 10 et qui à 100° donne une pression de 20 atmosphères. D'autres substances volatiles peuvent de même donner une vapeur utilisable.

C'est dans le même ordre d'idées que sont poursuivies les recherches sur l'utilisation de la chaleur solaire, dont on voit une application dans le jardin du Trocadéro, puis sur la propagation des ondes sonores, comme dans le moteur Keely, dont la théorie réalisable ou non indique néanmoins un curieux état d'esprit. Le souvenir des déboires que rencontrèrent les premiers essais sur la découverte de la vapeur donne même beaucoup aux inventeurs pour braver le scepticisme des indifférents.

Nous devons nous attendre d'un moment à l'autre à l'apparition d'une nouvelle force dont la découverte amènera une transformation industrielle par l'économie réalisée et une transformation économique par la possibilité de créer de nouveaux moyens de transport.

Henri FARJAS.

NOS DÉPÊCHES

Service spécial télégraphique et téléphonique de l'Avenir de Roubaix-Tourcoing

M. CARNOT AUX JEUX SCOLAIRES

Paris, 23 juin.

Le Président de la République a présidé ce matin la fête municipale des jeux scolaires au Bois de Boulogne et la distribution des prix aux lauréats. Le lître de Champion des Ecoles est échu au jeune Dolbeau, du lycée Janson de Sailly.

La coupe d'argent offerte par le Président de la République, et destinée à être donnée en dépôt pour un an à l'institution couronnée, a été faite sur le modèle d'une coupe gallo-romaine, trouvée dans les fossés d'Alésia, et qui est, depuis 1867, au musée de St-Germain.

La coupe, portant en relief des rameaux de myrte retenus par un ruban, est posée sur un socle de marbre noir où, sur des plaques d'argent, sont gravées les inscriptions suivantes : « Prix d'honneur fondé par M. Carnot, Président de la République. — Ligue nationale de l'éducation française. — Lendit 1889. » Elle mesure douze centimètres de hauteur sur dix neuf de diamètre.

Le Président a regagné sa voiture au milieu des cris de : « Vive Carnot ! Vive la République ! »

LES RÉGATES INTERNATIONALES

Les régates internationales ont été courues aujourd'hui sur la Seine ; en voici les résultats :

Prix de l'Avenir. — 4 rameurs. 1° Le Cercle de l'aviron de Paris ; 2° la Société Nautique de la Marne ; 3° le Cercle Nautique de Meaux ; 4° la Société des Régates parisiennes.

Prix du conseil municipal. — 4 rameurs 1° Le club nautique de Gand ; 2° le cercle de l'Aviron de Paris ; 3° la société des Régates parisiennes.

Prix du Centenaire, 4 rameurs. — Le sport nautique de Bruges ; 2° l'Union nautique de Calais ; 3° Emulation nautique de Toulouse ; 4° le Rowing club de Tours.

Grand prix de la ville de Paris. — Huit rameurs. — 1er, le Cercle de l'Aviron de Paris; 2°, la Société nautique de la Marne; 3°, la Société des Régates italiennes.

Prix de la Seine. — Huit rameurs. — 1er, le Cercle de l'Aviron de Paris; 2°, la Société nautique de la Marne; 3°, le Cercle des régates de la Marne; 5°, le Cercle de l'Aviron de Paris.

Prix du Conseil général. — Huit rameurs. — 1°, la Société d'encouragement du sport nautique en France ; 2°, le Cercle de l'Aviron de Paris.

DE VIENNE A PARIS EN VOITURE

Paris, 23 juin. — Un journaliste autrichien, M. Lœwy, est arrivé hier matin à Paris, venant de Vienne en fiacre. Ce fiacre, le n° 652, attelé de deux chevaux et conduit par un cocher célèbre de la capitale autrichienne, nommé Edelmann, a fait cet immense trajet de 1,350 kilomètres en vingt et un jours. Il va sans dire qu'à son arrivée à Paris l'attelage était terriblement fatigué.

M. Lœwy et le fidèle Edelmann se sont rendus immédiatement au pavillon de la presse à l'Exposition, où ils ont été reçus avec enthousiasme.

VOYAGE MINISTÉRIEL

Honfleur, 23 juin. — M. Yves Guyot, ministre des travaux publics, est arrivé ce matin à 10 heures 1/4.

Sur le quai en face du train, étaient rangées la musique municipale et celle des pompiers, les sociétés de gymnastique : les « Patriotes Risloïs » et la « Française ».

Un coup de canon a annoncé l'arrivée du train, la musique a joué la *Marseillaise*.

Le train est reparti à 10 h. 1/2.

A Beuzeville (Eure), le train s'est arrêté 20 minutes. Deux enfants ont récité un compliment et offert un bouquet au ministre. M. Campion, maire, a fait un discours, dans lequel il a remercié le gouvernement de la République de sa sollicitude pour les intérêts de la population, sollicitude qui se traduit à Beuzeville par la construction d'une ligne de chemin de fer.

M. Yves Guyot a répondu que l'on a raison d'avoir confiance dans la sollicitude du gouvernement. Le ministère n'a pas été au travail, mais il est à l'honneur, ce qui prouve qu'avec la République, les hommes changent, mais l'œuvre reste la même.

M. Yves Guyot a annoncé ensuite au maire que, conformément au désir de la population, un nouveau train, partant à cinq heures du matin pour Pont-Audemer sera créé.

Une foule nombreuse se pressait aux abords de la gare.

Le temps est magnifique.

Boulangistes et Antiboulangistes
A BÉZIERS

Béziers, 23 juin. — M. Lissagaray est arrivé à Béziers ce matin à huit heures. Quelques journalistes et une centaine de curieux attendaient à la gare.

Quelques cris de : Vive la République et quelques sifflets se sont fait entendre. M. Lissagaray est descendu à l'hôtel de la Paix.

A une heure arrivèrent les membres du Comité national; 5,000 personnes de toutes les opinions les attendaient à la gare.

La gendarmerie à cheval garde les abords de l'Alcazar et le théâtre où ont lieu les réunions des partis opposés.

L'accès du quai de la gare a été interdit.

MM. Laisant, Déroulède, Saint-Martin, sont accueillis par de formidables hordées de sifflets couvrant les cris de : Vive la République nationale.

Paris, 23 juin. — Les sifflets se prolongent jusqu'à l'avenue Paul Riquet, où les boulangistes descendent chez M. Louis Fournier. Quand ils parurent au balcon des manifestations très vives de parvet d'autre ont eu lieu.

Quelques arrestations ont été opérées.

Béziers, 23 juin. — La conférence de M. Lissagaray a obtenu un immense succès.

Les boulangistes ont offert un banquet pendant lequel MM. de St-Martin et Déroulède ont prononcé des discours très violents.

La soirée s'est effectuée au milieu de nombreux coups de sifflets des antiboulangistes sortant de la conférence de M. Lissagaray au grand théâtre.

La rixe qui s'en suivit entre partisans s'était produite et M. Déroulède a pas particulièrement étouffé ayant voulu se dégager, a été jugé bon de le faire escorter et conduit à la mairie où il a été interrogé par le commissaire central.

Il a été amené devant le Procureur de la République.

Cet incident a provoqué une grande effervescence.

NOTRE ARTILLERIE DE MARINE

Toulon, 23 juin. — Les tirs au canon faits par l'escadre dans sa dernière sortie ont été très satisfaisants et ont montré, une fois de plus, la supériorité de nos pièces et de leurs canonniers. Les canons de 37 du *Formidable* et de l'*Amiral Baudin* que ces cuirassés expérimentaient pour la deuxième fois seulement, ont donné les meilleurs résultats.

C'est ainsi qu'une pièce de 37 du *Formidable* a démoli, à 3.600 mètres, un but d'un mètre de large et de quatre mètres de hauteur.

ÉTRANGER

AUTRICHE

LES TROUBLES DE KLADNO

Vienne, 23 juin. — A Kladno, le nombre des arrestations s'est élevé à 70. Voici, d'après un journal catholique, la cause première des troubles qui ont éclaté :

FEUILLETON DE L'*Avenir de Roubaix-Tourcoing* 19

LA Fiancée de Marceau

PREMIÈRE PARTIE

Le *conseil de défense* que tous les historiens, par une faute grossière, ont confondu avec le *conseil municipal* de Verdun, avait été créé, comme celui de toute place forte, à la suite d'un décret de l'Assemblée.

Le gouverneur d'Alors, celui-là même qui avait été révoqué depuis et remplacé par Beaurepaire, avait composé *ce conseil de défense* à ses goûts, de représentants d'hommes sans énergie et incompétents. Je tiens à faire la distinction entre le *conseil de défense* et la municipalité, car cette dernière, nommée par la ville, fit son devoir et ne trempa point dans la trahison.

L'autre, au contraire, fut infâme, et il mérite la vérité qui, très injustement, s'attache au conseil municipal de Verdun, par suite de l'erreur qu'ont commise nos meilleurs historiens.

Depuis un siècle, la réaction a créé et propagé une légende mensongère sur les vierges de Verdun ; c'est cette légende que nous voulons contribuer à détruire, en mettre la vérité en pleine lumière.

Les travaux historiques aux quels les patriotes se sont livrés depuis 1830, ont rétabli l'exactitude des faits; aujourd'hui, des documents authentiques ne permettent plus aux hommes de bonne foi de révoquer en doute le patriotisme de cette ville qui a porté si longtemps le poids d'une capitulation qu'elle repoussait, d'une capitulation qui fut le fait d'une poignée de royalistes.

Ceux qui trahirent furent les nobles, les prêtres et les riches habitants de la ville haute, appuyés par les régiments réguliers.

Mais la masse de la garde nationale fit cause commune avec les volontaires et cette sortie que nous allons décrire, fut exécutée par cette garde nationale et par les volontaires.

La ville y perdit beaucoup de ses enfants.

Nier l'enthousiasme et la bravoure déployée par les Verdunois en cette circonstance, ce serait nier l'évidence.

Nous nous réservons de publier des documents authentiques à la fin de cet œuvre; si la ville élève, comme nous l'espérons, une statue à Beaurepaire, son défenseur, il faudra faire graver sur le piédestal les témoignages contemporains qui sont à l'honneur de la cité et qui réhabilitent le Verdun de 4792 malheureux dans sa défense, mais aussi brave que celui de 1870.

Tout, du reste, contribua à donner au premier siège une issue fatale, tout, même le caractère généreux de Marceau !

Les âmes héroïques comme celle du jeune commandant, ne soupçonnent pas la ruse, la duplicité, le mensonge.

Quandd fut en présence de Lemerle, ce vieux garde matois, retors, rompu à toutes les roueries campagnardes, Marceau se crut devant un campagnard d'un esprit simple, devant un paysan ignorant et naïf.

Le garde s'était donné l'apparence d'un bonhommie ; il exagéra l'accent traînant des villageois du pays ; il se garda bien de forcer la note, resta dans sa nature et fut un habile comédien dans sa propre personnalité et dans son tempérament.

Marceau le reçut sans défiance, quoiqu'il se demandât que le paysan pouvait bien avoir à lui dire.

— Monsieur le commandant,... commença le garde en ôtant son chapeau.

— On ne dit plus monsieur, fit observer Marceau. Il faut m'appeler citoyen, comme tout le monde.

— Faites excuse ! fit Lemerle. Je croyais qu'à cause du grade... Mais il n'y a point d'offenses, n'est-ce pas ?

— Non, va toujours, mon brave.

— Je suis venu, mon commandant, pour vous apporter...

— On dit *tu* ! fit encore observer Marceau, à cheval sur l'étiquette révolutionnaire.

Lemerle se donna l'air tout étonné.

— Ah ! ça, mais, demanda Marceau, vous n'êtes donc pour la Révolution, vous autres ? Vous ignorez donc que nous sommes tous libres, tous citoyens, tous égaux ?

— On dit ça ! on dit ça ! fit Lemerle en secouant la tête. Mais, moi et les autres, nous n'y sommes pas encore habitués. Ça me fait quelque chose de tutoyer un officier. Et si ça vous était indifférent, je vous dirais vous. Autrement, la langue me tourcherait à chaque parole.

— Non, va toujours, mon brave.

— Je suis venu, mon commandant, pour vous apporter...

« Cher ami,

« Je ne vous parlerai pas du service que vous m'avez rendu. Me savez-vous un ami ou d'un danger, cela allait de soi ! Mais refuser de me suivre, me dédaigner, me mépriser, voilà qui me charme, voilà qui me plaît, voilà qui me ravit, puisque ça me met dans une rage d'amour et de jalousie dont je savoure les transports.

« Ah ! comme je me vengerai quand je ne l'aimerai plus !

« A bientôt. J'attends à Belleville le moment où Verdun tombera dans les mains du prince de Condé et où tu tomberas prisonnier dans mes bras.

« Ta chanoinesse éplorée.

« Comme tu vas en rire !

« Marie-Amélie. »

Cette lettre caressa l'amour-propre du jeune commandant.

On est fiancé.

On est très épris de la belle fille qui sera votre femme.

On est d'une époque héroïque et l'on se pique de prouver même en amour...

On est Marceau, enfin !

Mais on est homme et l'on a ses faiblesses

Une si grande dame !

Une pareille lettre !

Il se sentit doucement troublé.

— Pauvre chanoinesse ! dit-il.

Puis il se mit à rire en songeant qu'elle voulait faire de lui son prisonnier

— Oh ! elle ne me tient pas encore, se dit-il. Et je pourrais bien aller l'enlever à Belleville, un de ces soirs.

— Vrai, s'écria le garde, ça ne serait pas difficile !

Marceau, étonné, regarda son homme.

XXII

L'ÉMISSAIRE

Lefebvre avait préparé son rôle avec une profonde habileté.

Au fond, ce garde n'était qu'un paysan un peu plus malin que les gens de la campagne à cette époque ; mais ce serait un tort de confondre ignorant et imbécile.

Il n'est pas difficile de trouver un sot sur deux bachelières ; sur cent paysans, il serait peut être impossible d'en trouver un qui ne fût un roué compère capable de rouler un bourgeois en affaires.

Les avocats de canton et les huissiers de sous-préfecture en savent quelque chose.

Le paysan a une force inouïe de concentration ; il tait convoyer toutes ses forces sur un point : son intérêt ou sa passion.

Défiant des autres et de lui-même, il ne laisse rien au hasard ; il n'a pas de vanité ; il ne s'aveugle pas sur ses propres forces ; il craint par-dessus tout la défaite; il ne néglige rien pour assurer le succès.

Il combine un plan, le tourne, le retourne, le creuse, le caresse, l'éprouve et n'agit qu'après avoir accumulé toutes les chances de réussite.

Du reste, comme puissance intellectuelle, le paysan rattrape en intensité ce qu'il perd en étendue. Il voit moins loin qu'un homme dont l'instruction a développé le cerveau, mais il voit plus juste, plus profondément, plus complétement sur les petites questions qui le préoccupent et qu'il peut éteindre.

Il y a, dans les plus petits villages, des diplomates d'une finesse prodigieuse, des comédiens hors ligne.

Ainsi le garde, ce Lefebre, jouait en ce moment avec une grande supériorité son rôle de paysan bête et madré à la fois.

Tant et si souvent les braconniers l'avaient mis dédaigneusement à l'écart, il était devenu à son tour un maître compère.

Marceau en entendant cet homme trouver facile d'aller enlever la chanoinesse à Belleville, avait eu un mouvement de surprise.

Le garde s'en aperçut.

— Pardon, fit il. J'ai eu tort de dire ça, mon commandant ! Faut m'excuser !

— Mais parle, au contraire !

— Non ! J'ai eu la langue trop longue, et vous qui connaissez votre métier de soldat, vous aller vous moquer de moi. C'est qu'aussi, voyez-vous, quand on est pillé comme nous le sommes, on se dit souvent : « Ah si seulement j'étais chef pour une fois ! » Alors il vous passe par la tête un tas d'idées. On s'imagine qu'on culbuterait les Prussiens, une belle nuit ; qu'on les noierait dans la Meuse. Ça ne paraît pas plus malaisé que de boire un verre d'eau-de-vie de marc. Mais les généraux, qui sont savants, ne voient pas les choses comme nous autres.

— Voyons, dit Marceau, qui était jeune, loyal et franc, pas tant de phrases. Un paysan comme toi, connaissant le pays et l'ennemi, peut avoir une bonne inspiration. Si tu étais à ma place, que ferais-tu pour enlever La Galavande et Belleville. Qui sait! Peut-être peux-tu sauver Verdun ? »

— Vingt-cinq bons dieux ! s'écria le garde jouant la joie ; vous êtes un brave jeune homme et vous ne mépriserez pas le petit monde. Faut vous dire...

(*A suivre*) LOUIS NOIR.